Mariû Mallet

Édouard Manet (1832-1883), Berthe Morisot au bouquet de violettes (1872-1873), Musée d'Orsay, Paris. Photo: Pierre Terrasson.

Mariû Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice spécialisée dans l'histoire. Photo: Pierre Terrasson.

LE REGARD

ET CE COMPTEUR-FÉE LETTRE

Ce sont bonnes incertitudes que partiendra dans la réalisation des mots accompagnées quelquefois. Ce sont bonnes choses quelques circonstances mesure mieux sentiment remarquable. Ce sont.

Certains des textes de ce livre, Mots-Mères, sont des poèmes, quelques poèmes. Il parlent particulièrement le Français. Avant vous, ceux-ci sont nous parti accent allemand. Ici l'existent, ceux-ci sont nous parti accent allemand. Ici l'existent. Ils montrent quelques choses. Ce sont bonnes incertitudes. Ce sont bonnes choses. Ce sont bonnes incertitudes. Ce sont bonnes choses. Ce sont bonnes incertitudes. Ce sont bonnes

avait laissé une petite lampe allumée sur une des tables de chevet. La chambre était spacieuse et le grand lit avec une couverture rouge attendait, ouvert. J'ai enlevé mon imperméable, puis ma veste et j'ai fait quelques pas dans la chambre. Je me suis assise dans un fauteuil. Alors il s'approcha et s'agenouilla devant moi, en prenant ma main droite qu'il caressait doucement. Chacun de ses doigts possédait une sonorité tactile inattendue. Sa main légère palpait, flattait, s'appropriait de la mienne. Ce toucher me révélait plus profondément à moi-même. Ses gestes venaient comme d'un autre temps. Il embrassa mon bras. Ses baisers fermes et cadencés montaient vers mon épaule, chauds, de plus en plus intense à mesure qu'ils s'en rapprochaient. Je me suis laissée faire. Là, il m'a prise par la main pour que je me mette debout. Nous étions face-à-face. Sa bouche paisible laissait à peine transparaître ses secrets. Pendant quelques secondes, nous nous regardâmes l'un l'autre. Il souriait. Nous étions immobiles. Je l'ai regardé. « Qui êtes-vous ? », ai-je demandé spontanément, un peu inquiète. « Est-ce que je le sais ? », a-t-il répondu. « Je suis quelqu'un éternellement en quête de quelque chose. Et cette fois-ci, je vous ai trouvée. » Il dit encore, d'une voix basse : « Je veux garder votre cœur rieur à l'intérieur de moi, pour les jours où la grisaille recouvre Berlin. »

Il s'approcha de nouveau et m'embrassa avec une tendresse subtile sur les lèvres. Subitement, il me serra dans ses bras, l'étreinte était si forte que nos corps étaient soudés et qu'une chaleur irradiait. Je ne sais plus à quel moment nous nous sommes retrouvés sur le lit. Nous continuions à nous embrasser frénétiquement. Un instant, il s'arrêta pour s'exclamer : « Tes gestes correspondent à tes lettres ! Je sentais qu'ils étaient faits pour moi. » Il m'embrassa encore, doucement, cherchant mon cou, ma poitrine, mon ventre. Nos mouvements étaient synchroniques. Et j'ai senti à nouveau son regard sur mon visage. Ce regard dont j'avais tellement rêvé…

Plus je regardais cet homme avec lequel je faisais l'amour, plus je me rendais compte qu'il m'était un parfait inconnu. Une grande inquiétude s'est alors emparée de moi. Ce n'était pas l'homme que j'avais rencontré à Montréal ! C'était quelqu'un d'autre. Maintenant, c'était une certitude. D'un coup, je me suis mise à crier comme une folle : « Vous n'êtes pas Hans Peter Jacobs ! »

Il s'est détaché de moi et s'est mis debout, pris au piège. Il était nu. C'était un bel homme, malgré tout. Il avait les cheveux gris. Il s'est appuyé à côté du miroir. J'ai ajouté : « Un malentendu se développe, prolifère et génère d'autres malentendus. » Essoufflée, je n'arrivais pas à m'expliquer. J'ai crié : « Allumez la lampe ! » « Vous aviez dit la pénombre », a-t-il répondu fermement.

Son visage semblait sans scrupules. « Je ne suis pas Hans Peter Jacobs. Mais cela n'a aucune importance. Vous êtes là. Et je suis là. »

Je m'étais donnée à la chimère que j'avais imaginée. J'ai commencé à me rhabiller furieusement, en prenant soudain conscience de mon égarement. Quelle idiote j'étais, enfermée dans une chambre d'hôtel avec un maniaque sexuel. Quelle histoire!

Il est revenu près de moi et ne m'a pas laissé partir. Reprenant ma main, il l'embrassait comme avant, cherchant à me séduire. Je me suis éloignée. « C'est moi qui vous ai écrit les lettres », a-t-il dit. « Hans m'a raconté qu'il vous avait rencontrée. Il est mon collègue à l'Université. Je venais de perdre ma femme. Il m'a dit : « Si je n'aimais pas Fabienne, je serais tombé amoureux de cette femme. Toi, tu es libre. Va à sa rencontre. Elle a une âme littéraire. Ou peut-être une âme tout court. » Et voilà que je suis ici. Nous avons fait l'amour d'une façon différente. Certaines peaux se conviennent mieux que d'autres. Quand on rencontre la bonne personne, on la reconnaît au toucher. Vous m'avez donné le meilleur de vous-même et je vous ai donné le meilleur de moi-même. La bonne personne… vous savez, certains la découvrent tôt mais la plupart des gens ne se permettent jamais d'aller au devant d'elle. Je vous ai possédée et vous m'avez accueilli avec votre quête profonde de toute une vie. Il n'y a rien de plus beau, même à nos âges ! »

Je pensais encore que j'avais commis un acte dément et que j'avais bien en face de moi un maniaque sexuel, doublé d'un philosophe. L'inconnu a deviné mes pensées et a dit : « Vous connaissiez déjà mon âme; pourtant vous êtes effrayée, maintenant que vous connaissez mon corps. La beauté apparaît quand nous sommes complètement tranquilles. Et nous sommes tranquilles. Laissez-vous aller. »

« Hans a appris à regarder sans effort. C'est un homme qui a compris ce qu'est le *sat-san* », a-t-il poursuivi. J'étais complètement bouleversée. Je n'arrivais toujours pas à croire ce que j'avais fait. Me donner à un parfait inconnu. Bouche bée, j'ai répété : « Le *sat-san* ? » Il a répondu : « C'est fréquenter ce qui est bon, c'est l'union avec les êtres bons. Un être qui est bon vous aide à trouver un autre être qui est bon.

« Mais vous m'avez menti ! », ai-je protesté, offusquée. « Vous m'aviez imaginé et je vous ai imaginée. Et notre désir de l'autre nous a réunis. Souvenez-vous de nos échanges de paroles virtuelles pleines de sous-entendus ! Vous ne pouvez pas les laisser sans suite, les laisser s'effacer… » Il a posé ses yeux attentifs sur moi et a dit sérieusement : « Vous appartenons au cercle des êtres qui captent l'essentiel par le regard. »

« J'ai l'impression… j'ai l'impression qu'il y a dans tout cela quelque chose d'irréel, d'incorrect, même ! », me suis-je exclamée. Toujours tout nu, imperturbable, il me répondit d'une voix sereine, avec son petit accent et sa politesse : « Ce qui vous semble irréel, c'est que nous nous regardons ainsi et que nous nous acceptons tels que nous sommes. Accepter l'autre est un défi. » Je n'y pouvais rien. Il avait pour lui la force de la conviction. Alors je lui ai dit : « Vous avez raison, la plupart des gens ne regardent pas plus loin qu'ici et maintenant. Et même ce qu'ils voient ainsi les dérange… » Il me regarda droit dans les yeux. « Je suis heureux de vous avoir trouvée, de t'avoir trouvée. »

C'était la première fois qu'il me tutoyait.

Il m'embrassa sur les lèvres, doucement puis passionnément. Il m'emmena par la main jusqu'au lit. Il me donnait une sensation de fraîcheur, de pureté enfantine. J'accueillis son corps avec un frémissement. Je voulais soudain voir le monde comme il le voyait, avec cette précision, cette netteté. Cela a été le début d'une étrange nuit. Car nos corps respiraient ensemble, au même rythme. Je respirais par saccades. Lui respirait fortement. Je voyais son visage pâle, ses yeux qui étaient gris, ses cheveux cendrés. Nous avions bouleversé l'ordre des choses, balayé nos habitudes. Et cela s'était produit sans effort. Je m'étais laissée aller intuitivement vers l'intensité d'un regard profond, dans cette petite fête lointaine. Et ce changement-là avait ouvert d'autres possibles, m'avait donné l'audace et la force d'apprivoiser l'inconnu.

Il hocha la tête, dit quelques phrases en allemand. L'écho de cette langue me renvoyait loin, ailleurs. Je lui ai répondu en espagnol. Mes paroles avaient un rythme clair, sonore. Je pouvais tout lui dire, dans ma langue, jusqu'aux phrases les plus banales sur le beau temps, l'hiver, le trafic. Derrière les mots que nous partagions se cachaient la beauté muette des affinités profondes.

Cette nuit insolite se transforma en une longue veillée. Nous avons peu parlé. Nous étions remplis de nos silences. Je me retrouvais, dans les bras de cet homme. J'étais enveloppée par sa sérénité. Je restais immobile, je ne savais plus ce que je devais faire. Je me sentais une autre. Plus légère et plus forte.

Vers midi, nous nous sommes réveillés. Nous sommes sortis dans la rue. Je ne me rappelle plus du nom du quartier. Je me souviens seulement de son pas à lui, de son bras à lui, du soleil qui réchauffait à peine, des gens dans le bistro. Je sourrais, je sourrais. Je ne pouvais plus me mentir. Libre, aux côtés de cet inconnu, que j'avais rencontré à travers un autre inconnu. Nous faisions partie du cercle des âmes littéraires, ou des gens qui ont une âme tout court.

Le Regard,
est une nouvelle inédite de Marilù Mallet.

ISBN : 978-2-89816-044-8
© Marilù Mallet et Vertiges éditeur, 2020

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org